

"Éric Chevillard, pourquoi aimez-vous *Bouvard et Pécuchet* ?"



Parce que la littérature d'aujourd'hui se nourrit de celle d'hier, la GF a interrogé des écrivains contemporains sur leur « classique » préféré. À travers l'évocation intime de leurs souvenirs et de leur expérience de lecture, ils nous font partager leur amour des lettres, et nous laissent entrevoir ce que la littérature leur a apporté. Ce qu'elle peut apporter à chacun de nous, au quotidien.

Né en 1964, Éric Chevillard est écrivain. Il est l'auteur de plusieurs romans parus aux Éditions de Minuit, parmi lesquels *Mourir m'enrhume*, *Le Caoutchouc décidément*, *Le Vaillant Petit Tailleur*, *Oreille Rouge*, *Démolir Nisard*, *Sans l'orang-outan*, *Choir* et *Dino Egger*. Son blog, *L'Autofictif*, fait l'objet de parutions régulières aux Éditions de L'Arbre Vengeur. Il a accepté de nous parler de *Bouvard et Pécuchet*, et nous l'en remercions.

Quand avez-vous lu ce livre pour la première fois ? Racontez-nous les circonstances de cette lecture.

On ne saurait me soupçonner des assassinats, crimes et délits commis durant les journées des 3, 4 et 5 mars 1982, j'ai un alibi, et c'est du solide : je lisais pour la première fois *Bouvard et Pécuchet*, comme en atteste la page de garde où j'ai noté ces dates. Je le fais encore aujourd'hui sur tous les livres que je lis, dans un souci maniaque que je ne m'explique pas bien mais qui m'aurait sans doute valu l'estime des deux héros de Flaubert. J'avais dix-sept ans, je lisais beaucoup, dans l'inconscience totale de mon époque et même du siècle, presque exclusivement les classiques français du XIX^e, Balzac, Zola, Hugo, Stendhal et Flaubert, donc, dont je connaissais *Madame Bovary* et *L'Éducation sentimentale*. J'ai entrepris la lecture de *Bouvard et Pécuchet* en m'imaginant qu'il allait s'agir une fois encore du récit réaliste d'un destin dans le siècle comme ceux auxquels j'étais accoutumé, une étude de mœurs épicée de péripéties sentimentales sur un arrière-plan historique, l'habituel moteur de la littérature française qui a propulsé de somptueuses machines romanesques mais dont le ronronnement dans la production contemporaine me paraît quelque peu anachronique... Enfin, c'est vous dire si j'ai été surpris en avançant dans ma lecture.

Votre « coup de foudre » a-t-il eu lieu dès le début du livre ou après ?

N'y voyez pas d'offense mais permettez-moi tout de même de remarquer d'abord que cette expression de « coup de foudre », comme aussi celle de « coup de cœur », appliquées aux livres, mériteraient de figurer dans un nouveau *Dictionnaire des idées reçues*. Et pourtant, elle se trouve être en l'occurrence particulièrement pertinente. *Bouvard et Pécuchet* s'ouvre en effet sur un réel coup de foudre – Flaubert lui-même emploie ces mots –, celui des deux personnages qui se rencontrent sur un banc du boulevard Bourdon. Je dois reconnaître que je me suis attaché à eux dès cet instant, en tiers, si je puis dire, d'abord parce que cette scène est remarquablement décrite et racontée par Flaubert, mais aussi sans doute parce que mes lectures précédentes m'avaient habitué à cette naïve identification du lecteur au personnage toujours plus ou moins héroïque, même dans la vilénie ou la déveine. J'ai donc pris le pas de Bouvard et Pécuchet sans les juger, en épousant plus loin leurs projets, et ma lecture légèrement erronée peut-être de ce roman s'en est suivie – possible erreur dans laquelle cependant je persiste aujourd'hui, je m'en expliquerai plus loin.

Relisez-vous ce livre parfois ? À quelle occasion ?

Je l'ai relu trois fois entièrement (nouveaux alibis en janvier 1987, juin 1999 et août 2010) ; souvent, je le feuillette. Il est surtout l'un de ces très rares livres qui m'habitent en permanence ou, plus exactement peut-être, que j'habite, dont le principe reste actif pour moi même en dehors de la lecture proprement dite.

Est-ce que cette œuvre a marqué vos livres ou votre vie ?

Certainement. Les fortes lectures sont des expériences de conscience à l'égal de toutes les initiations. La question de l'influence des œuvres aimées est complexe, car nous écrivons aussi contre la littérature, contre la bibliothèque, en obéissant à une double logique d'opposition et d'affirmation. Cependant, on trouvera des souvenirs de *Bouvard et Pécuchet* dans *Le Caoutchouc décidément*, un de mes premiers livres, ainsi que dans le dernier en date, *Dino Egger*, du nom d'un personnage rêvé par le narrateur, qui serait le génie qui a manqué au monde et grâce auquel, si donc il avait vécu, notre aventure aurait cessé d'être cette succession d'épreuves et de désastres. Sans doute ce narrateur épris d'absolu et de vérité est-il un lointain neveu de Bouvard et Pécuchet.

Quelles sont vos scènes préférées ?

Les scènes les plus réussies sont celles où l'on voit les deux bonshommes en action. Quand ils montent et démontent leur mannequin anatomique, quand ils déclament des vers, quand ils se livrent dans la campagne à des exercices de gymnastique ou, dans leur chambre, coiffés de capuchons pointus, à des passes de magnétiseurs. Et puis, la scène inaugurale est merveilleuse, une des plus belles rencontres amoureuses de la littérature, qui surpasse même à mes yeux celle de Frédéric et de Madame Arnoux dans *L'Éducation sentimentale*, laquelle s'ouvre pourtant sur cette phrase justement fameuse : « Ce fut comme une apparition. »

Y a-t-il, selon vous, des passages « ratés » ?

Certains passages très liés au contexte historique, ayant trait notamment à la politique, ont un peu vieilli, bien sûr. Ils conservent néanmoins leur mordant. Il en va ainsi du *Conte du tonneau*, de Swift, dont la plupart des allusions à Luther ou Calvin nous sont devenues assez obscures, mais dont l'ironie peut être isolée comme une substance pure et servir d'autres causes. Toutefois, le grand raté de ce roman, c'est la mort de Flaubert, le 8 mai 1880, alors qu'il n'a pas tout à fait achevé son œuvre. Je trouve pour ma part scandaleux que la mort s'autorise à emporter un écrivain avant qu'il n'ait mis le dernier mot à son livre en cours. C'est un double crime, qui ne devrait pas rester impuni.

Cette œuvre reste-t-elle pour vous, par certains aspects, obscure ou mystérieuse ?

Le principal mystère de ce livre tient à la prétendue imbécillité de Bouvard et Pécuchet. Dans ses lettres, Flaubert semble n'en pas douter et nous pouvons le suivre jusqu'à un certain point. Mais - en cela, donc, ma lecture trahit peut-être ses intentions, comme je le suggérais au début de cet entretien - il me semble qu'ils ne sont pas si bêtes. Grotesques, oui, ne serait-ce que par leur aspect qui évoque par anticipation un tandem de cinéma burlesque (dont le roman a d'ailleurs le rythme trépidant et comme accéléré) : le grand gros et le petit sec. Mais ils font preuve d'une curiosité universelle qui n'est pas la marque des esprits obtus. Peu à peu, Flaubert lui-même ne peut que le constater, leur intelligence s'éveille. Leurs idées sont souvent généreuses et ils savent évoluer, contrairement aux autres personnages du livre. C'est un peu comme Don Quichotte, que Cervantès souhaitait faire passer pour un vieux fou épris de chimères et qui se trouve incarner plutôt dans notre imaginaire le rêveur magnifique en butte à la médiocrité du réel. Remarquons enfin que Flaubert a dû lire lui aussi et dans le même désordre tous les livres et traités que devorent ses personnages, et qu'il a cherché comme eux, avant eux et un peu à leur manière, dans quelle région ils pourraient s'établir. Il fait corps avec Bouvard et Pécuchet plus qu'il ne le croit (ou ne se l'avoue). Son livre prend surtout pour cible, non sans cruauté, non sans désespoir, la prétention de l'homme à tout élucider.

Quelle est pour vous la phrase ou la formule « culte » de cette œuvre ?

Celle-ci, qui illustre tout à la fois l'ambition et le ridicule de Bouvard et Pécuchet, ainsi que la forme particulière de comique qui nous réjouit dans ce livre : « Ils abordèrent la question du sublime. » Mais il conviendrait de citer aussi toutes ces petites formules implacables de Flaubert par quoi se conclut chacune de leurs audacieuses entreprises : « La désillusion fut complète » ou encore « Tout rata. »

Si vous deviez présenter ce livre à un adolescent d'aujourd'hui, que lui diriez-vous ?

Je taillerais ma barbe en pointe puis je lui dirais, mon garçon, éteins ton portable, débranche ta console, injecte-toi ce puissant vaccin contre l'esprit grégaire et la crédulité, arme-toi une bonne fois pour toutes contre la bêtise, médite cette belle leçon d'ironie critique, fais-en profit - et amuse-toi !

Avez-vous un personnage « fétiche » dans cette œuvre ? Qu'est-ce qui vous frappe, séduit (ou déplaît) chez lui ?

Bouvarépécuchet, sans hésitation ! Tous les autres personnages du livre ne sont que des figurants, ils incarnent des types plus que des êtres, un peu comme H ornais dans *Madame Bovary*. Ils peuplent ce petit théâtre risible de la province telle que la voyait Flaubert. Tous sont prisonniers d'une pensée étroite, bornée par la vanité et la défense de leurs intérêts. Ils sont d'ailleurs en cela beaucoup plus bêtes que nos deux héros qui n'hésitent jamais à tout lâcher, à tout sacrifier, à tout abandonner, à tout perdre. Impossible bien sûr de choisir entre Bouvard et Pécuchet qui sont les deux faces de cette créature dialectique inventée par Flaubert, parce qu'un dialogue constant était nécessaire à l'examen contradictoire des questions abordées. Ils sont donc indissociables, même s'ils ont chacun leur tempérament : Pécuchet, caricature du célibataire vierge et rechigné, avec des exaltations imprévisibles ; Bouvard, plus expansif, bon vivant. Ces oppositions de caractère favorisent aussi la forme du débat qui est le principe du livre. Ce qui n'empêche pas que les deux bonshommes finissent par exister pour le lecteur : leur acharnement et leur bonne volonté les font vivre aussi bien que leurs ridicules.

Ce personnage commet-il, selon vous, des erreurs au cours de sa vie de personnage ?

Bouvarépécuchet ne fait que cela. Il a pourtant l'esprit de méthode, mais il se fourvoie systématiquement. N'oublions pas cependant que l'erreur est le principe de la connaissance. C'est à force de se tromper qu'un beau jour on ne se trompe plus. Il me semble encore une fois que les deux amis évoluent au cours du roman. Ils sont d'abord des agriculteurs franchement inaptes et ineptes. Par la suite, leurs arguties philosophiques et religieuses lèvent effectivement quelques lièvres et quelques couleuvres du genre de ceux que Flaubert lui-même aimait débusquer.

Quel conseil leur donneriez-vous si vous les rencontriez ?

De ne plus tant écouter les conseils ! Bouvard et Pécuchet n'en reçoivent que trop. Ils sont tout au long de leur histoire embarrassés d'avis contradictoires, le scepticisme qu'ils rencontrent au bout de toutes leurs tentatives naît justement de cette impossibilité de trancher entre les opinions qui s'annulent. Ils sont toujours bienveillants au départ, crédules ; ils accordent facilement leur confiance. Leur défiance s'éveille peu à peu. Ils sont pareils à deux inspecteurs qui démontreraient au cours de leur enquête la nullité des preuves à charge aussi bien que des alibis de tous les suspects, sans parvenir pour autant à débrouiller l'énigme et mettre la main sur le coupable.

Si vous deviez réécrire l'histoire de ce personnage aujourd'hui, que lui arriverait-il ?

Aujourd'hui, Bouvard et Pécuchet auraient du pain sur la planche. Je les imagine surfant tout le jour sur Wikipédia... On aimerait les voir se confronter à la psychanalyse, à l'art contemporain, à la diététique, à l'écologie, à la génétique, à la robotique, à l'humanitaire, à la conquête spatiale... Autant de domaines qui seraient pour eux de parfaits champs d'expérimentation où ils ne manqueraient pas de s'illustrer. D'ailleurs, la mécanique de ce roman est si redoutable que le lecteur peut la faire jouer lui-même par l'imagination à propos de toutes les questions qui agitent l'esprit humain ou la société. C'est en somme une méthode critique très efficace. Et puis, nos engouements naïfs pour les nouvelles technologies, pour la nourriture bio, pour les mondes virtuels, par exemple, ressemblent fort aux enthousiasmes mal informés de Bouvard et Pécuchet.

Le mot de la fin ?

Bouvard et Pécuchet est évidemment un livre d'un comique sombre, empreint de pessimisme et surtout d'un grand scepticisme. Toute expérience humaine - y compris l'amour - semble ouvrir une voie nouvelle vers la déconvenue. Et pourtant, le livre lui-même est un chef-d'œuvre d'une totale maîtrise. L'homme battu ou humilié sur tous les fronts peut donc au moins se ressaisir et triompher par l'écriture, et ce paradoxe magnifiquement résolu est pour moi la leçon du livre. Voilà pourquoi la littérature représentait un absolu pour Flaubert, pourquoi il tenta opiniâtrement, désespérément, de la substituer au monde, pourquoi il choisit de vivre exclusivement selon son principe et sa loi - parce que tout le reste était pour lui *de la blague*.

